

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis

UN AN..... \$2.00

SIX MOIS..... \$1.00

Étranger (Union postale.)

UN AN..... f. 13.50

LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

" VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. "

AVIS

TOUTE DEMANDE DE
CHANGEMENT D'ADRESSE
DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE
DE L'ANCIENNE ADRESSE.

Téléphone : 712

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

N.-D. DE QUEBEC

SAMEDI 17 MARS 1900

Chez les Travailleurs Intellectuels

Miettes d'Histoire :

Quand et par qui a été fondé le *Times*, de Londres ?—R. En 1785, par John Walter, sous le titre de *The Daily Universal Register*. En 1788 on fit précéder ce titre des mots *The Times*. Après quelques numéros le sous-titre disparut et, depuis cette époque, le journal s'appelle simplement *The Times*. Les premiers numéros du *Times* portent cette mention : *Printed logographically*. Walter qui avait été imprimeur avant d'être journaliste, avait imaginé le système des logotypes. Il en avait même poussé l'application si loin que des malins de l'époque lui attribuaient cette formule de commande aux fondeurs :—"Envoyez-moi 100 lbs de caractère contenant les mots suivants : chaleur, froid, pluvieux, vol, incendie, meurtre, outrage, atroce, catastrophe, alarmant, effrayant, etc."

La logotypie de John Walter eut peu de succès. On a dû y renoncer à cause des difficultés de justification.

A qui doit-on l'établissement, en France, d'une imprimerie nationale ?—R. C'est François Ier qui, à la demande de Robert Estienne, organisa l'Imprimerie Nationale. Cette institution ne fut d'abord qu'un conservatoire de l'art typographique, destiné à faire certaines publications dont ne pourrait se charger l'industrie privée. Elle garda ce caractère primitif pendant les règnes qui ont suivi celui de François Ier. C'est seulement après la Révolution que l'on confia à l'Imprimerie Nationale l'impression du *Bulletin des Lois* et celle des documents administratifs.

On sait que le trésor le plus précieux de l'Imprimerie Nationale est sa collection de caractères orientaux. Elle a commencé par des types grecs, dont les poinçons remontent à François Ier; mais ce n'est guère que du règne de Louis XIII que datent les types exotiques destinés à imprimer des ouvrages pour les missions. Plus tard on profita des victoires de Bonaparte en Italie, et particulièrement de la prise de Rome, pour compléter la série des types orientaux à l'Imprimerie Nationale. C'est à cette date que fut envoyée en France la collection des matrices des caractères exotiques de la Propagande, et c'est grâce à ces ressources qu'on a pu organiser l'imprimerie de l'armée d'Égypte, qui fut établie au Caire et a fonctionné

pendant toute l'expédition de Napoléon.

Le papier du Japon.

Extrait d'un rapport de la Commission japonaise à l'Exposition universelle de Paris :

On ignore complètement vers quelle époque l'industrie papetière s'est créée au Japon ; la première mention en est faite sous le règne de l'empereur Sinko, en l'année 590 de notre ère, où un prêtre de Corée, du nom de Duncho, introduisit la fabrication du papier. Mais il est vraisemblable que l'introduction de Duncho ne se rapporte qu'à la fabrication de certaines sortes de papier de son pays; car il existait déjà, à cette époque, au Japon, des livres écrits à la main. Le peu d'échantillons de l'ancienne fabrication du commencement du VIII^e siècle, qui ont été conservés, démontrent cependant, par leur finesse et leur solidité, à quel degré de perfection la fabrication était parvenue en ce temps.

Il existe au Japon des centaines de sortes de papier, elles se distinguent nominativement, non seulement par leur lieu d'origine, mais aussi par leur couleur, la nuance, la force de résistance, le nom du fabricant, la destination de leur emploi et les matières employées.

Les sortes de matières employées sont peu nombreuses : l'écorce de *Broussonetia papyrifera*, de l'*Edgeworthia papyrifera*, du *murier* et du *Wickstraemia canescens*. Les procédés de la fabrication sont les mêmes pour les quatre matières citées.

L'écorce est enlevée des branches à la main seulement, après les avoir soumise pendant quinze minutes à l'action de la vapeur d'eau bouillante, dans un tonneau. L'écorce est ensuite lavée et séchée à l'air et à l'ombre, puis ramollie dans l'eau et débarrassée avec un couteau de l'épiderme noirâtre qui ne sert que pour la confection de papiers inférieurs. Le fibre propre est soigneusement lavée dans une eau courante, limpide, battue à diverses reprises, nettoyée encore et finalement exposée au soleil, jusqu'à ce qu'elle soit devenue suffisamment blanche.

Elle est ensuite lessivée avec les cendres de bruyères pour enlever les matières gommeuses et résineuses. Après cela, les fibres se séparent facilement. L'ouvrier enlève les nœuds et les parties dures, et convertit par le battage la matière en pulpe ou pâte bonne pour la fabrication. La pâte est diluée dans une quantité d'eau suffisante, additionnée de la colle, faite de la plus belle farine de riz et d'une décoction d'écorce de *norinoki*, ou de la racine de *fororo*. Depuis quelque temps, le papier se fabrique sur la machine continue. Le papier produit est excellent. Mais la fabrication spé-

ciale, usitée au Japon, est celle à la forme. Celle-ci est faite en fils de bambous parallèles, reliés par des fils de soie ou de chanvre, qui donnent une façon vergée.

Les feuilles sont couchées humides, séparées par deux brins de paille, quelquefois même sans interposition de ces derniers. Dès que la pile de feuilles a atteint une certaine hauteur, et que l'eau est égouttée en partie, le papier est mis sous presse. Enfin, les feuilles humides sont étendues sur des planches pour sécher.

Le papier fait avec l'écorce de *Wickstraemia canescens* est très lisse, fin et transparent, convenable comme papier à copier, et à calquer. Il possède la propriété d'être à l'abri de la destruction par les vers et les autres insectes.

Le musée Plantin.

Le 10 août 1875, la ville d'Anvers acquit, au prix de 1,200,000 francs, l'ancien établissement d'imprimerie du célèbre Christophe Plantin, afin d'en faire un musée public.

Située à l'endroit dit Marché du Vendredi, la maison de Plantin se compose de sept corps de bâtiments dont le principal est formé de quatre ailes en façades, avec une cour intérieure, d'un aspect imposant. La seule façade sur le Marché du Vendredi a subi des réparations, en 1761. Les ornements de la porte d'entrée sont dus au sculpteur Arnold Quelin, le vieux. Ils offrent les armes de la famille Plantin-Moretus, et la marque des livres de l'imprimerie plantinienne, le compas d'or, avec la devise : *Labore et Constantiâ*.

En entrant dans l'atelier typographique les regards s'arrêtent d'abord sur les deux premières presses qui ont fonctionné dans l'établissement. Elles précèdent l'entrée du cabinet du célèbre Juste Lipse. C'est là qu'il corrigeait les épreuves de ses ouvrages et de ceux des autres savants ses contemporains.

Rien n'a été changé dans l'ameublement primitif, dont les murs sont encore tendus de leurs tapisseries de Cordoue. A la suite est la salle des correcteurs, au nombre desquels on comptait Kilianus. On y voit encore les casiers, pleins des caractères de l'époque.

Il règne dans cette salle un parfum d'antiquité qui doit frapper tous ceux qui ne sont pas indifférents à l'histoire et à ses anciens faits. Elle se distingue surtout par l'excessive solidité de sa construction. Les boiseries, y compris le plafond, sont de chêne sculpté ; les fenêtres, avec leurs petits volets et leurs ferrures, sont un spécimen des plus curieux de la construction de l'époque.

Dans une autre partie de l'atelier se

trouvent tous les bois et les cuivres de l'imprimerie plantinienne, les uns ayant servi pour l'impression des gravures, les autres encore vierges. Ces diverses planches sont dues à des artistes anversois. Le nombre des cuivres est de 2,737, et celui des bois dépasse 15,000. On peut y voir aussi environ 2,000 gravures précieuses des maîtres flamands des XVI^e et XVII^e siècles et des dessins originaux de Rubens, d'Erasmus Quellin, de Van Noort, de Martin de Vos, etc.

Les salons sont garnis de tableaux de maîtres. La bibliothèque contient de nombreux incunables et la série complète des livres imprimés par Plantin, la plupart des manuscrits des auteurs, et, ce qui est plus précieux encore, toute leur correspondance autographe, avec les minutes des réponses de Plantin. C'est un véritable trésor pour l'histoire de la littérature et de la typographie à cette époque.

L'établissement de Christophe Plantin rivalisait avec ceux des Aldes et des Estiennes pour la pureté des textes et la beauté de l'impression. Le nombre des livres imprimés par lui est considérable. Ils ne se recommandent pas précisément par une grande élégance, mais par une correction scrupuleuse, une composition de bon goût, un tirage toujours soigné.

Né français, à Saint-Avertin, près de Tours, en 1514, Plantin s'établit imprimeur à Anvers en 1550, y obtint le droit de bourgeoisie, puis il fonda des succursales à Leyde et à Paris.

Les Pays-Bas étaient alors sous la domination espagnole. Philippe II lui confia l'impression de la fameuse *Bible polyglotte*, en huit volumes in-folio, dont l'exécution dura quatre ans, de 1569 à 1573, et coûta des sommes considérables. Le roi, ainsi que nous l'apprend un écrit de Plantin trouvé dans ses papiers, ne paya guère son imprimeur qu'en promesses. Cependant, pour le récompenser de ses beaux travaux, il lui donna le titre d'archi-typographe—*prototypographus regius*—et lui confia, en 1571, l'inspection de toutes les imprimeries des Pays-Bas. De son côté, la régence d'Anvers lui offrit en 1574 une coupe précieuse, de la valeur de cent florins d'or. Nul plus que lui, en effet, n'honorait cette ville, dont il fit la métropole typographique du Nord. Le moment était bien choisi : la Hollande, au milieu des querelles religieuses suscitées par la Réforme, était le refuge d'une foule de savants illustres, qui trouvèrent dans Plantin un imprimeur et un éditeur aussi consciencieux que zélé.

Il mourut à Anvers, le 1^{er} juillet 1589, laissant trois filles, mariées à trois imprimeurs : l'aînée à F. Raphelinguus, qui eut la maison de Leyde ; la seconde à Jean Moretus, qui prit la maison d'Anvers ; et la troisième à

Gilles Beys, qui continua celle de Paris.

L'imprimerie d'Anvers est toujours restée entre les mains de la famille Moretus qui avait, depuis longtemps, cessé de l'exploiter, mais la conservait intacte, comme un pieux souvenir.

Les détails qui précèdent ne constituent qu'une analyse incomplète du rapport que la ville d'Anvers a fait préparer, en 1874, par un érudit belge, M. Jean Nauts, afin de se renseigner sur la valeur de l'établissement Plantin-Moretus qu'elle se proposait alors d'acquérir.

Il paraît que toute exploitation industrielle de cette imprimerie avait cessé depuis 1824.

En 1876, la maison de Plantin a été restaurée dans le goût de sa construction primitive — le style flamand du XVIe siècle — et les collections ont été mises en ordre.

La Bibliothèque proprement dite est riche d'environ 9,000 volumes, presque tous antérieurs au milieu du XVIIIe siècle. On y compte 60 incunables et 203 manuscrits. De ces derniers 150 sont des XVe et XVIe siècles, 13 du XIVe siècle, 22 du XIIIe, 2 du XIe, 3 du Xe, et 2 du IXe. Les incunables datent presque tous du XVe siècle.

Indépendamment des ouvrages imprimés par Plantin lui-même et ses descendants, il y a dans cette bibliothèque un grand nombre d'auteurs classiques, grecs et latins, publiés par des établissements rivaux, tels que les Estiennes, les Aldes, les Elzevirs, les Martens, etc.

C'est le 19 août 1877 qu'eut lieu l'inauguration officielle du Musée Plantin. A cette occasion parut chez Callewaert père, à Bruxelles, une monographie intitulée : *La maison de Plantin à Anvers*, par Léon Degeorge. Dans ce volume, qui est devenu rare, car il n'a été tiré qu'à 150 exemplaires, on trouve une description minutieuse du musée et des précieuses collections qu'il renferme.

J. F. D.

Assemblée législative

Débat important sur la colonisation provoqué par une proposition de M. Chicoyne — le député réformateur par excellence — demandant qu'on introduise le principe de la gratuité dans la concession des terres publiques aux colons de bonne foi.

MM. Chicoyne, Girard, du Lac Saint-Jean, et Bouffard ont parlé de la colonisation en hommes qui ont étudié la question et qui ont à cœur cette œuvre vraiment patriotique; œuvre qui laisse si froids tant de nos hommes publics. C'est pourtant de cette œuvre que dépend l'avenir de la race française en Amérique.

On répète volontiers la belle devise : "Emparons-nous du sol". Mais combien des nôtres favorisent réellement l'établissement du surplus de notre population sur des terres nouvelles ?

Un fait indéniable, c'est que la colonisation languit dans notre Province. M. Chicoyne s'est fait fort de prouver qu'il y a plus de nos gens qui

s'établissent sur les terres publiques de la province d'Ontario que sur celles de la province de Québec.

Et l'on ne dira pas que le défrichement des forêts de l'Ontario offre moins de difficultés au colon que la mise en culture des nôtres. Les travaux de colonisation sont de même nature à l'ouest et à l'est de l'Ottawa.

La différence, c'est que le gouvernement d'Ontario, comprenant mieux que le nôtre l'importance vitale de la colonisation, la favorise davantage.

Nos hommes publics, nos ministres et nos anciens ministres, on l'a bien vu l'autre soir, se complaisent dans la fatale routine. Ils trouvent le système actuel de colonisation satisfaisant, et ceux qui veulent le réformer sont, pour eux, fort mal venus.

M. Flynn a même eu le mauvais goût de reprocher à M. Chicoyne de rechercher la popularité.

Traiter virtuellement de démagogues ceux qui, comme M. Chicoyne, travaillent consciencieusement à arrêter le fléau de l'immigration, c'est parler inconsidérément. Aussi le député de Wolfe a-t-il repoussé avec une légitime indignation l'insinuation du chef de l'opposition.

Tant que nous n'aurons pas un gouvernement qui comprendra que la colonisation, et non le commerce de bois, fera la vraie force, la vraie prospérité du pays, nous verrons nos gens nous quitter chaque année par centaines et par milliers.

Ce gouvernement vraiment réformateur, ce n'est ni le parti libéral ni le parti libéral-conservateur qui nous le donnera.

Nous avons eu, ensuite, la comédie, non point infernale et encore moins divine, mais simplement politique, de l'abolition du Conseil législatif.

M. Marchand a proposé une résolution déclarant qu'il est "désirable que la composition de la Législature de cette Province soit modifiée par l'abolition du Conseil législatif."

Un débat interminable s'est engagé là-dessus. De part et d'autre on a répété la même chose vingt fois.

Le gouvernement n'est manifestement pas sérieux. Un cabinet qui veut réellement modifier profondément la constitution, qui veut abolir une des chambres, qui veut introduire dans notre système politique un changement aussi radical, en fait mention dans le discours du trône.

Certains partisans de M. Marchand ont promis à leurs électeurs d'abolir le Conseil, et le premier ministre a voulu leur fournir l'occasion de voter dans ce sens. Voilà tout. Il sait à merveille que plusieurs des conseillers qu'il a lui-même nommés voteront contre son bill !

Du côté ministériel, on n'a produit aucun argument sérieux en faveur de l'abolition du Conseil. Car la misérable question d'économie n'est pas une raison d'abolir une de nos Chambres. Le Conseil coûte une trentaine de mille piastres par année. Si le gouvernement a réellement besoin de cette somme, qu'il diminue les dépenses des deux chambres. Qu'il fasse réduire l'indemnité des députés et des conseil-

lers de \$800 à \$500, et par cette seule opération il aura ses trente mille piastres d'économie.

Les libéraux ont bien montré, par exemple, que le système actuel de recruter les membres du Conseil est défectueux. La nomination des conseillers par le gouvernement introduit nécessairement l'esprit de parti dans la Chambre haute. C'est un grand mal, nous l'avons toujours dit.

Il faudrait donc réformer le Conseil, mais non point l'abolir.

Qu'on le rende électif, non par la masse de la population, comme l'Assemblée législative, mais par le clergé, la magistrature, les universités et les collèges, les membres des professions libérales, les représentants du commerce, de l'industrie et de la propriété foncière ; et alors nous aurons une Chambre haute qui ferait le plus grand honneur au pays.

C'est l'idée qu'a défendue M. Chicoyne, seul, hélas !

Les conservateurs veulent le *statu quo*, l'immobilité ; les libéraux ne cherchent qu'à détruire.

Il est certain, pourtant, d'un côté, que le Conseil législatif, même tel qu'il est composé, rend des services réels, en corrigeant maintes erreurs qui échappent à l'Assemblée législative ; de l'autre, qu'on pourrait améliorer grandement le mode de recrutement de ses membres.

Quand même le Conseil n'aurait à son crédit que le rejet, il y a deux ans, du bill du gouvernement Marchand créant un ministre de l'Instruction publique, il mériterait de vivre. Cependant, il faut avouer que, même dans cette action louable, l'esprit de parti a joué un grand rôle.

Si nous avions autre chose que des libéraux et des conservateurs, autre chose que des démolisseurs aveugles et des partisans non moins aveugles du *statu quo*, nous serions bien moins à plaindre que nous ne le sommes ; et sans rien détruire il y aurait moyen de réformer beaucoup de choses.

La motion de M. Marchand a été votée par 38 contre 21 — trois ministériels seulement ayant eu le courage de voter contre : MM. Garneau, Bickerdike et Bissonnette. Le bill présenté ensuite par M. Marchand, basé sur la résolution, sera également voté par l'Assemblée, et le Conseil le rejettera. Et la comédie sera finie.

PARLEMENT FEDERAL

Nous sommes définitivement et irrémédiablement voués à l'impérialisme militaire.

Mardi dernier, la chambre des Communes d'Ottawa a repoussé, par 119 contre 10, la motion de M. Bourassa tendant à nous sauver du péril.

A l'avenir, chaque fois que l'Angleterre fera la guerre quelque part le Canada viendra à son aide officiellement. Voilà ce que veut dire ce vote.

C'est le plus grand malheur politique qui nous soit arrivé depuis la Confédération.

Voici les noms des députés qui ont voté contre l'impérialisme militaire : MM. Bourassa, Angers, Monet, Ethier, Marcell et Legris, libéraux, et MM. Morin, Dugas, Chauvin et Marcotte, conservateurs. Honneur à eux ! Ils sont peu nombreux, sans doute, mais ils représentent les vrais sentiments de la province de Québec.

Instruction et criminalité

L'auteur américain bien connu, Marion Crawford, a discuté récemment, dans le *New York Journal*, cette question : *L'instruction produit-elle une diminution de la criminalité? — Does Education diminish Crime?*

Sa conclusion, bien qu'il ne l'exprime pas en termes précis, c'est que l'instruction, telle qu'on la donne de nos jours, n'a pas fait baisser la criminalité. Au contraire, depuis cinquante ans, le nombre des crimes, surtout le nombre des crimes qui ne sauraient se commettre dans une certaine instruction, a grandement augmenté.

Il ajoute, de plus, cette observation que nous citons textuellement :

"C'est un fait bien connu de ceux qui habitent les régions de l'Europe où l'instruction est le moins répandue, que les ouvriers les plus moraux, les plus fiables, les plus industrieux sont ceux qui ne savent ni lire ni écrire."

Faut-il en conclure que savoir lire et écrire constitue un mal en soi ? Non, certes. Mais il faut en conclure que ceux qui savent lire sont grandement exposés à se corrompre par les mauvaises lectures et que, de fait, un grand nombre se corrompent ainsi.

Il faut en conclure, de plus, que nous devons travailler sans cesse à rendre l'instruction de plus en plus chrétienne. Elle ne saurait être trop chrétienne, et elle ne l'est jamais assez.

Une autre conclusion qui s'impose, c'est que nous ne ferons jamais trop d'efforts pour répandre des lectures saines au milieu de nos populations. Généralement on n'y pense pas assez.

Apprendre aux enfants à lire, sans voir à ce qu'ils lisent des livres et des publications qui peuvent les aider à gagner le ciel, sans les mettre en garde contre les lectures dangereuses, c'est leur rendre un bien mauvais service.

Savoir lire peut être un moyen de salut ; de fait, c'est trop souvent une cause de perdition.

Le célibat du clergé

Son Excellence Mgr Martinelli, délégué apostolique aux Etats-Unis, vient de publier, dans *Harper's Bazar*, un article sur le célibat du clergé catholique. L'écrit de Son Excellence est une réponse à ceux qui ont mis en circulation un bruit non moins invraisemblable que mal fondé, d'après lequel Léon XIII aurait dispensé les prêtres de l'Amérique méridionale du célibat, et que bientôt la dispense serait générale.

Mgr Martinelli fait l'histoire du célibat du clergé, qui date du temps des apôtres ; et montre qu'il est extrêmement improbable que le Souverain Pontife, bien qu'il en ait le pouvoir, révoque jamais la règle de discipline de Grégoire VII, l'immortel Hildebrand, établissant formellement le célibat du clergé de l'Eglise latine.

Cette règle, du reste, n'introduisit rien de nouveau dans l'Eglise. Elle ne fit que confirmer ce qui existait déjà depuis le commencement.

Il est vrai qu'au sein de l'Eglise grecque unie le mariage des prêtres, dans certaines conditions, est permis.

Ou, pour parler plus exactement, on y admet à la prêtrise des hommes mariés ; car même dans l'Eglise grecque unie un homme une fois ordonné prêtre ne peut pas se marier.

L'Eglise grecque tolère la chose, elle ne l'encourage pas. Les évêques ne sont jamais choisis parmi les prêtres mariés, et le nombre de ceux-ci tend à diminuer.

S'il y a jamais un changement dans la discipline de l'Eglise, ce sera plutôt dans un sens contraire au bruit qu'on a fait circuler en ces derniers temps. Il est plus probable que le célibat devienne obligatoire pour les prêtres de l'Eglise grecque, que le mariage soit permis à une partie quelconque du clergé de l'Eglise latine.

Un article alarmiste

La dépêche suivante fera sans doute le tour de la presse, tant au Canada que chez nos voisins :

"Londres, 8 mars. Le correspondant parisien du Times apprend qu'il existe une extrême tension dans les relations officiels français et que dans les cercles officiels français on envisage la possibilité d'une guerre entre les deux pays. Un fonctionnaire important, jouissant de la confiance du cabinet, a déclaré aujourd'hui à ce correspondant qu'il serait inutile de nier plus longtemps qu'il est possible que les deux pays en viennent à une lutte à main armée. Il a ajouté :

" Il est évident depuis quelque temps que la presse anglaise a reçu l'ordre d'amplifier les moindres paroles blessantes de la presse française, tout en ignorant les insultes prodiguées à l'Angleterre par la presse des autres pays.

" On sait de plus que tous les préparatifs récents de la Grande-Bretagne sont uniquement dirigés contre la France. A chaque pas fait par l'Angleterre dans la voie des armements, la France a répondu par une demande analogue, pour se protéger. Ce n'est pas la faiblesse qui nous a fait céder à Fachoda, c'est la modération ; mais la modération ne paraît pas avoir effet en l'état d'esprit actuel des Anglais. Nos préparatifs sont terminés et nous sommes prêts à résister à une attaque de l'Angleterre. "

Le journaliste fit remarquer à son interlocuteur que c'était là des déclarations un peu sensationnelles et qu'il ne voulait rien télégraphier qui fût de nature à échauffer les esprits. Le fonctionnaire, c'est un diplomate, répliqua :

" Je n'ai rien dit de trop. Nous ne voulons pas la guerre, mais nous ne pouvons pas ne pas voir les dispositions actuelles de l'Angleterre. C'est pourquoi nous avons pris les moyens de ne pas avoir le dessous dans le cas d'une lutte. Nous avons jeté dans nos colonies tout ce qu'il faut pour leur permettre de soutenir une longue campagne, quand même elles seraient isolées. Il y a au Tonkin 30,000 hommes de troupes blanches et 50,000 en Algérie sous les ordres du général Galliéni, qui est en mesure de repousser n'importe quelle expédition anglaise. Il y a à peu près 10,000 hommes à Madagascar et nous allons en envoyer d'autres bientôt. Ces troupes occupent des positions stratégiques d'où toute l'armée anglaise serait incapable de les déloger. Nous sommes prêts et nous pouvons maintenant nous croiser les bras, en attendant que l'Angleterre prenne l'initiative. "

Le correspondant fit remarquer à nouveau qu'il hésitait à envoyer des nouvelles de ce genre, de peur qu'elles ne causassent du mal. Le diplomate lui répondit :

" Nous n'avons pas d'objection à ce que l'on dise que, sachant quel est l'état de l'opinion en Angleterre, nous avons pris nos

mesures pour résister à toute attaque de ce côté. La publication de ce fait fera plus de bien que de mal. L'opinion anglaise a mal interprété la modération française, et il est mieux qu'elle sache parfaitement à quoi s'en tenir sur la situation réelle.

" La flotte française possède de bons ports de refuge d'où, en cas de guerre, elle sera en mesure de protéger une attaque contre les points faibles de l'Angleterre, que nous connaissons très bien. On a déjà vu des choses plus extraordinaires que ne serait l'entrée à Londres et au Caire d'une armée française. Remarquez cependant que nous ne désirons pas la guerre et que nous ne la ferons pas, à moins d'y être obligés. "

Pour nous, nous ne croyons pas à une guerre prochaine entre la France et l'Angleterre. Cela pourrait venir plus tard, mais pas maintenant. La France officielle est trop désireuse de voir réussir son exposition pour songer à une guerre avec l'Angleterre ; et l'Angleterre en a présentement assez sur les bras.

Des articles comme celui qu'on vient de lire ont plutôt pour but d'empêcher les Anglais et les Américains de visiter l'exposition. La crainte de voir la guerre éclater entre la France et l'Angleterre empêchera un grand nombre de personnes d'aller en France maintenant. C'a tout l'air d'un truc pour nuire à l'exposition universelle, laquelle exposition, du reste, ne nous intéresse guère ; car elle n'apportera rien de bon à la France.

PROPOS DU JOUR

Les élèves de McGill ont un sérieux toupet. Lors du passage, à Montréal, du contingent Strathcona, il y a eu parade dans les rues. Les élèves de McGill ont invité ceux de Laval à se joindre à eux, à cette occasion, " pour faire la paix ". Jusque-là, c'était admissible ; mais c'est le libellé de l'invitation qui est cocasse. Voici l'entrée en matière de cette étrange pièce :

" Afin de montrer que les récentes visites à l'Université Laval (en tant que ces visites ont été faites par les étudiants de McGill) étaient inspirées par les motifs de la plus franche amitié, les étudiants de l'Université McGill désirent inviter les étudiants de l'Université Laval à se joindre à eux dans la occasion qui aura lieu lundi, le 12 mars, à l'occasion de la visite à Montréal du régiment de Lord Strathcona. "

Les motifs de la plus franche amitié ! Comment trouvez-vous la plaisanterie ? Nous la trouvons fort mauvaise, et nous croyons que ce sera l'avis de tout homme raisonnable. Il est admis que ce sont les élèves de McGill qui ont commencé la série de manifestations bruyantes, hostiles, provocatrices qui ont failli dégénérer en émeutes extrêmement graves, peut-être en une sorte de guerre civile ; il est connu qu'ils ont tenté de prendre Laval d'assaut, après avoir commis d'autres actes de violence. Et aujourd'hui ils ont le front de nous dire que tout cela, c'était pour rire, que c'était une explosion de franche amitié !

Ce n'est pas tout. Ces jeunes gens de McGill ont encore eu le mauvais goût, le goût exécrable de dire aux jeunes gens de Laval qu'en acceptant cette invitation saugrenue " ils réfuteraient

complètement les accusations sans raison d'être et insensées de déloyauté qui ont été lancées contre leur université ". Avez-vous jamais vu pareille fatuité ? Paradez dans les rues de Montréal avec nous, élèves de McGill, si vous voulez convaincre le monde qu'on a eu tort de vous accuser de déloyauté ! Il faut espérer que la prochaine fois qu'un millionnaire anglais fera un don à McGill, ce sera pour y fonder une chaire de savoir-vivre.

Les élèves de Laval ont, comme bien on pense, décliné cette invitation aussi inopportune que grossièrement rédigée. Nous trouvons même qu'ils auraient pu, sans inconvénient, mettre moins de miel, et plus de sel et de poivre dans leur réponse. La politesse est sans doute une belle qualité, et nos jeunes gens instruits font bien de la cultiver. La politesse est une de nos traditions nationales. Mais on peut abuser des meilleures choses du monde. Il nous semble que c'était une de ces occasions où l'on doit être sec plutôt qu'onctueux.

Nous voyons par les dépêches publiées dans divers journaux que des scènes semblables à celles qui ont eu lieu à Montréal se sont produites dans d'autres villes de l'empire, à l'occasion du déblocus de Ladysmith. A la Ville du Cap, la foule a brisé les vitres des journaux hollandais et a même attaqué l'hôtel du gouvernement, en haine du cabinet Schreiner. A Dublin, les élèves du Trinity College s'étant rendus à l'hôtel de ville descendirent le drapeau municipal et le mirent en morceaux. Les Irlandais nationaux se réunirent et pourchassèrent les manifestants. A Belfast, bien entendu, il y a eu rencontre entre les Orangistes et les Nationaux. A Londres, la foule en délire a attaqué une réunion convoquée à Exeter Hall dans l'intérêt de la paix. Le jingoïsme est le même partout.

Une dépêche de Paris en date du 7 mars mande que la Cour d'appel a confirmé le jugement rendu en police correctionnelle contre les Pères de l'Assomption. L'ordre est de nouveau déclaré dissous. Le tribunal en deuxième instance a fait remise aux douze moines poursuivis de l'amende de 16 francs que le magistrat de police avait imposée à chacun d'eux. Les religieux devront toutefois régler tous les frais du procès. La dépêche ne dit pas si les Assomptionnistes porteront l'affaire devant la Cour de cassation.

UN DOCUMENT VENGEUR

On a bien voulu nous donner communication du jugement rendu par M. Desnoyers, juge des Jussions de Laval, à Montréal, contre Nicéphore et Alphonse Pelletier, éditeurs-impresseurs d'une revue infâme qui se publie à Montréal depuis plusieurs mois, à la grande douleur de tous ceux qui ont eu connaissance du scandale. Ce jugement est un vrai soulagement pour la conscience publique. Nous en remercions M. Desnoyers. Malheureusement le manque d'espace nous empêche de le publier cette semaine, car nous ne l'avons reçu que mercredi, alors que la composition de ce numéro était presque terminée.

LA FRANC-MAÇONNERIE

DANS L'AFRIQUE DU SUD

Au mois de novembre dernier, un de nos collaborateurs, qui s'occupe spécialement des questions maçonniques, a bien voulu nous envoyer l'article qu'on lira ci-après. Il nous a semblé que le moment n'était pas venu alors de le publier : à cette époque on n'y aurait pas prêté assez d'attention. Aujourd'hui, croyons-nous, à la lumière des événements récents, on saisira plus facilement la portée de cet écrit.

Ne dirait-on pas qu'à l'heure qu'il est les francs-maçons de l'Afrique australe commencent à songer à leurs obligations..... maçonniques que le Freemason craignait de voir mettre en oubli ?

Voici l'article de notre collaborateur :

Monsieur le directeur,

Il ne sera peut-être pas inutile d'attirer votre attention sur le fait que Krüger et Joubert sont francs-maçons ; c'est, du moins, ce que dit le journal des francs-maçons anglais, *The Freemason*, page 510, no du 14 octobre, 1899. Voici le texte anglais :

" HERE IS A STORY OF FREEMASONRY, on Majuba Hill. A slightly wounded Commissariat officer was being covered by the rifle of a Boer sharp shooter, when the former made a masonic sign. The Boer lowered his rifle, and stepping over to the other made him prisoner, but treated him in a specially hospitable fashion as a brother member of the craft. The Commissariat man ascertained that Mr Krüger and general Joubert were also Freemasons. "

" VOICI UNE HISTOIRE DE FRANC-MAÇONNERIE, à Majuba Hill. Un officier du commissariat, légèrement blessé, était miré par la carabine d'un tireur boer, lorsque le premier fit le signe maçonnique. Le Boer baissa sa carabine, et, s'avançant vers l'autre, le fit prisonnier, mais le traita d'une façon tout à fait hospitalière comme un membre du métier. L'homme du commissariat s'assura que M. Krüger et le général Joubert étaient francs-maçons. "

J'ajouterai, d'après le même journal, mais du 28 octobre, que, dans les pays sud-africains où règne la guerre, il y a environ 130 loges dépendant des grandes loges d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et environ 20 dépendant du Grand-Orient de Hollande.

Le Fr. Charles Edouard Lewis est Député Grand Maître (juridiction hollandaise) pour l'Afrique du Sud et des pays voisins : j'ignore si ce Lewis est Juif.

Dans le Transvaal seul il y a plus de loges anglaises, sans compter quelques loges hollandaises, qu'il n'y a de loges hollandaises dans toute l'Afrique du Sud ; il y a 22 loges anglaises dans le seul Transvaal.

Les parties belligérantes étant protestantes, les fils de la veuve sont plus embarrassés que si l'une était une nation catholique.

Le journal de la maçonnerie anglaise craint que les frères ne soient empêchés d'observer leurs obligations. " As regards their duties at the present moment, we fear there is but slight probability of their being fulfilled. "

UN LECTEUR ASSIDU

DE LA VÉRITÉ.

Lettre de M. Edmond Mallet

Nous avons la permission de reproduire la lettre suivante que notre distingué compatriote, M. Edmond Mallet, vient d'écrire au directeur de la *Vérité*.

Personne, croyons-nous, ne saurait parler avec plus de compétence que M. Mallet sur le sujet qui est traité dans le dernier livre de M. Tardivel.

Voilà pourquoi nous sommes particulièrement heureux de faire connaître son témoignage à nos lecteurs :

Washington, D. C. le 22 février 1900.

M. Jules P. Tardivel, Québec.

Mon cher monsieur,

Aussitôt que j'eus appris l'apparition de votre ouvrage, *La situation religieuse aux Etats-Unis*, j'en demandai un exemplaire aux éditeurs, mais avant que cet exemplaire me soit arrivé, j'ai reçu celui que vous avez bien voulu m'adresser à titre d'hommage. Je vous prie d'agréer l'expression de mes sincères remerciements pour cet acte de courtoisie.

J'ai lu votre ouvrage avec le soin d'un critique, et aussi avec grand plaisir et beaucoup d'édification. C'est un bon livre. Je puis dire que c'est un livre vraiment excellent. Aucun autre livre écrit en français ou en anglais ne place aussi lumineusement devant le lecteur "la vérité, toute la vérité, et rien autre chose que la vérité" sur le sujet si important dont il s'agit, que ne le fait votre ouvrage in-12 de 302 pages.

Depuis le licenciement de la Grande Armée organisée pour conserver l'intégrité de l'Union américaine, j'ai habité la capitale nationale, et à partir de cette époque je me suis identifié, plus ou moins, dans mon humble sphère, avec les questions se rapportant aux intérêts catholiques ; j'ai connu tous les hommes qui ont façonné l'état de choses actuel ; j'ai été lié avec eux ; et je puis dire, me basant sur ma connaissance des hommes et des choses dont vous parlez dans votre livre, que l'exposé que vous faites de la situation religieuse aux Etats-Unis est fondé sur la vérité, sur la réalité ; tandis que les arguments de M. Brunetière sont fondés sur l'imagination, sur l'illusion.

Des critiques compétents ont fait remarquer que les œuvres de M. de Tocqueville sont basées sur des informations puisées exclusivement à l'école politique de la Nouvelle-Angleterre ; vous avez affirmé, et d'autres critiques compétents vous soutiendront dans votre affirmation, que les opinions de M. Brunetière ne sont que la reproduction des opinions et des arguments de ceux qui ont tenté d'introduire l'ultra-américanisme dans l'Eglise catholique officielle.

Très respectueusement vôtre

Edmond MALLET.

Autre témoignage

Quelqu'un nous fit remarquer qu'il y avait peut-être certaines inexactitudes dans les passages de notre livre où il est question des écoles des Sauvages, et nous recommanda de soumettre ce chapitre à l'appréciation d'un juge

particulièrement compétent, le Révérend Père Van Gorp, S. J. de Spokane, Etat de Washington. Nous adressâmes donc un exemplaire de notre livre au Rev. Père, avec prière de vouloir bien nous indiquer les modifications qu'il y aurait à faire dans une seconde édition. Le vénérable religieux a daigné nous répondre en ces termes :

Gonzaga College, Spokane, Wash.
le 28 février 1900.

M. J. P. Tardivel

Cher monsieur,

J'accuse réception de votre lettre du 22 du courant et de l'exemplaire de votre très intéressant ouvrage sur la situation religieuse aux Etats-Unis. J'ai lu le chapitre sur la question des Sauvages et je trouve que votre exposé de la question—en tant que résumé—est vrai et exact sur chaque point, et je ne vois aucun besoin de correction ou de modification...

Très sincèrement vôtre

L. VAN GORP, S. J.

En Franc-Maçonnerie

(Du Journal de l'Ain.)

Le 17 septembre 1899, le *Compte rendu des Travaux du Grand-Orient* mentionnait l'avis suivant du président Louis Lucipia :

" 1° M. Waldeck-Rousseau, président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes, transmet au président du Grand-Orient de France tous les remerciements du gouvernement, qui a été très touché de la manifestation des sentiments de confiance et de sympathie exprimés à l'égard du gouvernement par les membres du Grand-Orient de France, et notamment par la loge "la Libre-Pensée" de Paris et dont le F. Louis Lucipia s'était fait l'interprète.

" 2° Le F. Millerand, ministre du commerce et de l'industrie, des postes et télégraphes, adresse au Grand-Orient de France ses vifs remerciements au sujet de l'aimable communication qui lui a été faite des ordres du jour votés par les membres de la loge d'Avallon et le congrès des loges du Nord-Ouest. Il a été profondément touché des sentiments exprimés dans ces deux ordres du jour.

" 3° Le F. Baudin, ministre des travaux publics auquel ont été transmis l'adresse de félicitations et d'encouragement votée par les FF. de la loge de la Fraternité d'Avallon, et l'ordre du jour de félicitations et de confiance du congrès des loges du Nord-Ouest, écrit qu'il est particulièrement sensible à ces témoignages de sympathie et d'estime, qui affirment une fois de plus la solidarité fraternelle et républicaine, et il prie le Grand-Orient de France d'être, auprès de la loge et les maçons du Nord-Ouest, l'interprète de sa sincère reconnaissance."

L'Autorité se demande, après cela, où est le siège du gouvernement.

Est-il au ministère ?

Est-il au Grand-Orient ?

Ce qu'on peut répondre, c'est toujours le mot si vrai de Mgr Gouthesoulard : " Nous ne sommes pas en République ; nous sommes en franc-maçonnerie."

LA PLAIE DE L'IMPERIALISME

La *Revue des Deux-Mondes*, livraison de février, publie, sur la crise sud-africaine, un article fort remarquable signé du Dr A. Kuyper, d'Amsterdam. Nous allons en faire quelques extraits. Voici ce que dit l'auteur sur les mobiles qui ont poussé l'Angleterre à se lancer dans la guerre contre le Transvaal :

Le mot de cette énigme est dans le charme magique de l'impérialisme, pris au sens national, et foncièrement différent de l'impérialisme personnel d'un Alexandre le Grand ou d'un Napoléon. Jusqu'ici, le phénomène de l'impérialisme national ne s'était présenté dans l'histoire qu'une seule fois, dans le césarisme des Romains ; et, à présent, ce même phénomène se reproduit dans la manie du jingoïsme anglo-saxon. Aussi les analogies sont-elles réellement frappantes :

A Rome, comme à Londres, l'observation la plus stricte du droit entre citoyens, et, en même temps, un manque de respect qui frise le dédain pour les droits des autres peuples. De la part de Rome, la ferme volonté de dominer tout le monde connu par son armée de terre ; chez le peuple du *Rule Britannia*, l'axiome de dominer toute la terre par sa flotte.

Les proconsuls romains, tout comme les *High Commissioners* anglais, accordant aux nations conquises le *self government* dans la plus large mesure, à cette seule condition, que formulait M. Chamberlain, le 19 octobre, " que nous aurons le droit d'employer la force pour obtenir la soumission à nos volontés."

A Rome, la concentration de l'impérialisme dans l'idée hautaine du *civis romanus*, que, fût-il le plus triste des aventuriers, toute la puissance de l'empire devait couvrir ; à Londres, M. Chamberlain prononçant son plaidoyer éloquent pour le *british subject*, l'idole devant laquelle tous les drapeaux de la flotte et de l'armée s'inclinent.

L'auri sacra fames, attirant tout l'or du monde vers Rome pour permettre, déjà au temps de la République, au parvenu Crassus d'amasser un capital de 85 millions, à Lucullus de briller à ses dîners de 400,000 francs, et, au temps des Césars, à l'empereur de dépenser 600,000 francs pour ses roses ; en Angleterre, le luxe inouï, les Beits, les De Beers et les Rhodés amassant des fortunes incalculables, et un ministre de la Couronne payant des prix fous pour ses orchidées.

A Rome, Cicéron déployant toute son éloquence contre le crime d'un Verrès ; à Londres, les dignes successeurs de Burke fulminant contre un jingoïsme impérialiste qui blesse leur conscience.

Eh bien ! cet impérialisme est une obsession. Il s'insinue dans les entrailles de la nation, du moment que le dernier adversaire qui la gênait plie sous ses coups, ouvrant ainsi toute voie de terre à l'aigle de son armée, comme autrefois pour Rome, ou toute route de mer au pavillon de sa flotte, comme pour l'Angleterre après Trafalgar....

...L'avenir de l'Angleterre n'est pas encore décidé. Toutes nos prières sont

pour qu'elle se relève. Ses revers pourraient devenir son salut. Déjà, l'un de ses archevêques a fait entendre la voix de la repentance et de l'humiliation. Un groupe d'hommes éminents, faisant preuve d'un courage moral qui commande notre plus sincère admiration et s'inspire des meilleures traditions de Gladstone—les Morley, les Hartcourt, les Courtney, les Stead, les Clark, les Labouchère, les Harrison et tant d'autres—veillent sur les trésors les plus sacrés de leur nation, disputent pied à pied le terrain aux jingoes, et élèvent la voix si haut que bientôt leur *vox clamantis in deserto* sera entendu jusque dans les Highlands d'Ecosse. Toute possibilité d'arrangement n'est pas encore exclue.

La chute de M. Chamberlain donnerait le signal du salut. Et si un Cabinet mieux avisé, abandonnant toute idée de vengeance et ne faisant aucun cas des susceptibilités militaires, offrait à l'Afrique australe confédérée sa pleine indépendance, en ne se réservant que la partie Est de la colonie du Cap proprement dite et quelques points indispensables sur la côte, peut-être l'Angleterre pourrait-elle encore changer en allié sans égal son ennemi redoutable. Mais qu'on ne tarde pas. C'est le moment suprême. Il faut que l'Angleterre revienne à elle-même et renonce à son rôle d'impérialisme ; sinon, l'impérialisme finira par la perdre, comme il perdit la Rome de l'antiquité.

On s'habitue de plus en plus à l'idée d'identifier l'empire britannique avec le royaume de Dieu et d'*angliciser jusqu'au Christ même*. " Dieu a créé et largement étendu l'empire britannique et, en même temps aussi, le christianisme anglais. Le véritable impérialisme voit, dans chaque nouveau territoire, une extension de la glorieuse tâche de répandre l'évangile du *Christ anglais*". Et même, dans une récente réunion de l'Eglise libre d'Edimbourg, on ne s'est pas retenu d'applaudir chaudement un ministre de l'Evangile qui s'écriait : " Ce dont l'Afrique a besoin, c'est d'une civilisation chrétienne. La guerre présente est une partie du prix qui doit être payé pour arriver à ce but. Voilà donc sous quel jour il faut envisager cette guerre, pour n'avoir ni regrets, ni aucuns doutes sur la nécessité et sa justice". C'est ainsi qu'une Eglise fourvoyée assoupit les consciences et qu'un méthodisme sotériologique finit par sanctifier, en vue du but sacré, les moyens les plus condamnables. Un tel langage vous soulève le cœur, et vous met en colère contre ces ministres de l'Evangile qui trahissent le Dieu de justice.

Une lettre de Mgr l'archevêque d'Aix

On le sait, parmi les prélats dont le gouvernement français a supprimé le traitement pour les punir d'avoir exprimé leurs sympathies aux Pères de l'Assomption condamnés en police correctionnelle, se trouve Mgr Gouthesoulard, l'intrépide archevêque d'Aix. Le vaillant prélat a répondu à l'acte ministériel par la lettre suivante adressée au directeur de la *Oraire* :

Mon Très Révérend Père

et digne ami,

Comme vous me l'avez annoncé, me voilà de nouveau dans la suppression. M. le ministre des cultes m'a communiqué sa décision : il ne m'a pas fait la politesse de m'interroger ; il m'a jugé sans m'entendre : c'est un procédé qui devient rare, même en Chine.

M. le ministre me fait un honneur que je ne mérite guère... Il me traite en d'autres termes que mes vénérés collègues de spoliation. Sa lettre exige une réponse spéciale.

Il me dit : "Malgré les avertissements de mes prédécesseurs vous semblez chercher toutes les occasions de prendre, à l'égard des autorités civiles de tout ordre, une attitude qu'aucun gouvernement ne saurait tolérer."

Ses prédécesseurs, plus polis, ne m'ont jamais donné aucun avertissement.

Je le mets au défi le plus absolu de trouver, je ne dis pas un acte, mais un demi-mot désobligeant dans mes rapports avec les autorités civiles de tout ordre, militaires, judiciaires, universitaires, municipales.

Son assertion est un impudent mensonge et une grossière insulte que je renvoie à son auteur.

Et il ajoute : "Je trouve une nouvelle preuve de ce parti pris dans les lettres que publie le journal la Croix sous votre signature."

Ces lettres doivent être celles du 12 du 22 janvier. A ces dates, votre procès était pendant : le sanhédrin siégeait encore. Il était libre à chacun de l'apprécier à sa façon. M. le ministre n'a pas même un prétexte apparent pour appuyer sa suppression, qui est évidemment une suppression de tendance.

Pourquoi n'a-t-il pas sévi contre ses fonctionnaires de tout ordre, qui ont attaqué le jugement rendu contre son ami et client de l'île du Diable ?

"Des manifestations de cette nature, continue M. le ministre, des manifestations de cette nature, émanant d'un archevêque qui, en raison de la situation qu'il occupe, doit donner à tous l'exemple de la soumission aux lois de son pays, sont inadmissibles."

Le violeur des lois de son pays, c'est M. Waldeck-Rousseau, en volant mon traitement, qui est une dette reconnue plusieurs fois par nos assemblées délibérantes, par le Concordat ; c'est plus qu'une dette, c'est une restitution. C'est une loi de l'Etat.

Si M. le ministre honorait ses fonctions comme j'honore mon ministère, il ferait le bien et non le mal ; il serait estimé comme au temps de sa jeunesse et peut-être aimé. Si la République a tant d'ennemis qui la détestent, c'est sa faute et non la mienne.

Nous respectons toujours les lois, quand elles ne s'attaquent pas à notre conscience. Alors, nous disons avec les apôtres : *Non possumus*, ou avec Léon XIII : "Frangar non flectar, je serai brisé, je ne fléchirai pas."

M. le ministre a la bonté de me prévenir qu'il communique sa décision au Saint-Siège ; je le remercie de cette attention imprévue, j'écris moi-même au Pape.

Je lui rappelle que, suivant ses conseils, les seuls possibles au moment actuel, nous acceptons le régime républicain, qui peut être honnête entre

des mains honnêtes, mais que, toujours suivant ses conseils, nous travaillons à réformer sa législation, qui est sectaire, franc-maçonne, juive, persécutrice, spoliatrice. Je le remercie de nouveau de son amour irréductible pour notre belle et bonne France qui est bien à plaindre. Je lui parle des Assomptionnistes avec mon cœur, avec une profonde estime et vénération. Vous êtes l'avant-garde. Nous sommes voués à la mort avec vous. Nous nous défendons : nous ne méritons pas de mourir par la main de bourreaux à guilotine sèche.

La lettre de M. le ministre est tellement impertinente que je crois sincèrement qu'il ne l'aurait pas signée, s'il s'était donné la peine de la lire ; tout au moins il l'aurait renvoyée à la retouche. Je tiens à faire cette réserve, un peu platonique, au profit d'un sénateur de mon département de naissance, le catholique département de la Loire, qui est peu fier de son choix.

En nous privant de nos traitements, qui sont des créances de justice, M. le ministre commet l'acte le plus disqualifié dans toutes les langues humaines.

Encore une fois, mon Très Révérend Père et digne ami, encore une fois :

Beati qui persecutionem patientur.

† XAVIER,
archevêque d'Aix, Arles
et Embrun.

La Communion hebdomadaire

PAR LE R. P. COUBÉ (1)

Le R. P. Coubé, un des orateurs chrétiens les plus goûtés que possède la France à l'heure actuelle, vient de réunir en volume les trois beaux et éloquentes discours qu'il a prononcés au Congrès Eucharistique de Lourdes, le mois d'août dernier. Ils ont pour objet la Communion hebdomadaire.

Amener la masse des fidèles à s'approcher chaque semaine de la sainte table, tel est en effet le grand but que poursuit l'éminent religieux, à travers ces pages substantielles et charmeuses.

Pour l'atteindre, l'orateur, dans son premier discours, rappelle les immenses avantages de la communion considérée en elle-même, et il l'exalte comme la source de la vie de la grâce, et de toute force et de toute vertu : "Si nos âmes sont si faibles, si anémiées, brûlées de la fièvre des passions, c'est parce que nous n'allons pas assez à l'Eucharistie. La tête penchée, languissante, la main sur son cœur qui ne bat plus que faiblement, l'humanité peut redire sa plainte éternelle : *aruit cor meum*, mais elle doit y ajouter l'explication du prophète : "Si mon cœur est desséché, fané, si faible, c'est parce que j'ai oublié de manger mon pain : *aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.*"

Dans le deuxième discours, le Père Coubé s'attache à montrer que, pour répondre au vœu du Sacré-Cœur et de l'Eglise et se conformer aux recommandations des saints Docteurs, la masse des fidèles, hommes, femmes,

enfants, devrait en moyenne communier au moins tous les huit jours.

A l'époque de trouble et de nonchaloir où nous vivons, ces paroles de demande en surprendront plus d'un ; mais avec l'éloquence de l'orateur s'évanouissent l'étonnement et les scrupules, et tous nous admettons que la communion hebdomadaire est la bonne mesure et qu'il nous y faut arriver si nous voulons vivre. "Le pain n'est pas un aliment de luxe réservé à quelques privilégiés seulement, ou que l'on ne mange qu'une ou deux fois par an. C'est l'aliment de tout le monde et de tous les jours. Si donc l'Eucharistie est le pain de notre âme, notre âme doit y recourir fréquemment pour ne pas défaillir."

"Si l'on considère l'essence et la forme du sacrifice de la messe, on y voit clairement que la communion en est le complément normal et naturel. La messe est un sacrifice, et c'est une loi que les assistants s'y partagent les chairs de la victime. La messe est un repas ; mais dans un repas on ne se contente pas de voir passer les mets, on en mange ; sinon le repas devient un spectacle. Je sais bien que le prêtre représente le peuple chrétien auprès de Dieu et que de même qu'il sacrifie au nom des fidèles, il communique aussi en leur nom. Mais cette communion par procuration, si elle sauve la loi, est loin d'avoir les mêmes effets qu'une communion effective. Pour répondre parfaitement aux intentions du Christ et à la fin du banquet eucharistique, le peuple doit communier avec le prêtre. Puisqu'il doit assister chaque semaine à la messe, il doit recevoir son Dieu tous les huit jours."

Le troisième discours s'adresse sur tout aux hommes : l'orateur y fait bonne justice du préjugé qui porte plusieurs à regarder la communion hebdomadaire comme une dévotion exclusivement féminine, propre seulement à des natures sentimentales et rêveuses, à des cœurs tendres et avides de surnaturel. Le Père Coubé relève les raisons spéciales qu'ont les hommes de recevoir hebdomadairement le Corps du Sauveur. Ces motifs sont tirés surtout du rôle de l'homme dans la société. L'orateur les développe avec éloquence et montre dans la communion de chaque semaine la solution du problème social et le remède aux maux dont souffrent les nations. Pour étayer sa thèse, il cite les Montalembert, les Berryer, les Garcia Moreno, les de Sonis, les Marceau, les Winthorst, les Donoso Cortès, les Veuillot, les Melun ; il aurait pu citer les de Mun, les Thureau-Dangin, les Coppée avec qui il nous a été donné de manger le pain des forts et que nous savons puiser dans l'Hostie la force de combattre le bon combat.

"Pour lutter contre le péril de l'anarchie, dit le P. Coubé, pour travailler au règne de Notre-Seigneur, et par conséquent pour accomplir dans sa plénitude leur devoir social, les hommes ont besoin d'une volonté énergique, d'une noble et chrétienne combativité. Or ils ne trouvent ces vertus que dans l'Eucharistie."

"Saint Thomas a dit cette parole profonde : "Eucharistia movet ad actum : L'Eucharistie pousse à agir." Sans doute elle embrasse le chrétien de

mystiques ferveurs : elle lui apprend le secret de la prière intime. Mais elle fait plus encore. Elle est l'amour. Or l'amour est fort comme la mort et il est actif et fécond comme la vie. Il ne laisse pas de repos à celui qu'il a blessé. *Caritas Christi urget nos*, s'écrie saint Paul. La charité du Christ nous pousse en avant. En avant ! Telle est la devise de l'Eucharistie. En avant dans les splendeurs de la bataille ! En avant dans les audaces du verbe et les saintes folies de l'action ! En avant dans la liberté des enfants de Dieu ! En avant dans la lumière contre la nuit, contre la mort, contre la coalition de toutes les impiétés de la terre et de l'enfer !

"Mais pour aller ainsi en avant, il te faut, ô mon soldat, mépriser la souffrance et la mort, il te faut être prêt à rougir de ton sang l'étendard divin que tu portes.

"Or pour nous apprendre à mépriser ainsi la souffrance, pour vaincre l'égoïsme, pour se rendre incapable de ces mille lâchetés de la vie privée ou publique, pour se rendre incapable de compromissions et de défaillances, l'Eucharistie a une vertu souveraine. Que craindre quand on a dans son cœur un Dieu passionnément aimé et qui peut changer nos supplices en ivresse du paradis."

Des hommes, des hommes, le Père Coubé en veut encore et surtout aux processions du Saint-Sacrement.

"Ces belles cérémonies sont bien ce qui se rapproche le plus du culte social et officiel de l'Eucharistie. Jésus fut un jour acclamé par la foule dans les rues de Jérusalem ; l'Eglise a toujours été hantée par ce spectacle et désireuse de renouveler ce triomphe de son Maître. A lui le soleil et la terre en fleurs ; à lui la rue avec les foules pour lui crier hosanna !"

Le Père Coubé a fait suivre ses trois discours de plusieurs appendices intéressants et vraiment suggestifs où il appuie sur quelques points auxquels il n'avait pu du haut de la chaire de Lourdes donner tout le développement désirable : c'est ainsi qu'il traite tour à tour la communion hebdomadaire chez l'enfant, les profanations diaboliques des saintes hosties et les miracles eucharistiques, l'Eucharistie et Notre-Dame, la communion quotidienne ; il étudie aussi les opinions de saint Philippe de Néri sur la question, celle de saint Charles Borromée, de saint François de Sales, de saint Ignace, de Molina le Chartreux, de saint Léonard et du vénérable curé d'Ars.

Assurément, il serait difficile de présenter au public un sujet plus digne de son attention et de son intérêt. Le Père l'a revêtu de tous les charmes de son style coloré, fleuri et plein de chaleur : c'est bien le *vestitus deauratus* dont parle le Psalmiste.

Qui ne tiendrait à lire ou à méditer ces pages où une doctrine si saine et si fortifiante est offerte sous une enveloppe si attrayante ? Salitaire à toutes les classes, la lecture de cet ouvrage ne sera pas moins utile qu'agréable aux prêtres auxquels il appartient d'unir les fidèles à Jésus-Hostie et de les pousser à s'approcher le plus souvent possible de la source de vie.

Ce livre sera utile aux hommes et

(1) 1 vol. in-12. Prix : \$0.63.

aux femmes du monde qui pleurent sur leur foi perdue et qui souffrent. Ce livre sera utile aux jeunes gens et aux jeunes filles : il leur apprendra à se nourrir du pain supersubstantiel et du vin qui fait germer les vierges.

Dans toute bibliothèque chrétienne nous voudrions voir ces pages, car elles annoncent l'aube d'un renouveau en faveur de Jésus-Hostie, elles sont le commencement d'une Croisade eucharistique.

J. M. LÉLÉV, Ptre.

Montréal, 20 décembre 1899.

Les troubles à Montréal

Voici comment la *Semaine Religieuse* de Montréal apprécie, dans son numéro du 10 mars, les récents troubles qui ont eu lieu à Montréal. Nous reproduisons l'article en entier à titre de document pour l'histoire. On remarquera qu'il y est dit que les élèves de McGill ont pénétré dans la cathédrale pour sonner les cloches.

Le caractère de notre revue nous impose une grande réserve en parlant des tristes incidents dont Montréal a été le théâtre la semaine dernière. Mais il nous paraît difficile de n'en pas dire un mot.

Tout le monde les a déplorés. On en connaît la cause et il est à espérer qu'ils ne se répèteront plus : ce serait un malheur à tous les points de vue.

Nous sommes pleins de respect pour l'Université McGill et, certes, il n'est venu à la pensée de personne de mêler le nom de ses directeurs et de ses professeurs aux turbulentes manifestations, auxquelles ses élèves se sont livrés dans un moment d'effervescence. Non, ces manifestations ils ont été les premiers à les blâmer.

Les étudiants de l'Université Laval n'oublieront jamais la démarche du digne président, M. Peterson, ses sympathiques paroles, les regrets sincères qu'il leur a exprimés.

Mais enfin le mal était fait alors.

Pénétrer dans la cathédrale pour en sonner les cloches, aller dans les bureaux publics et privés pour donner des ordres, et s'attaquer même sans nulle raison à une Université sœur, ainsi que des soldats qui voudraient prendre d'assaut une forteresse — étaient des actes inconnus jusqu'ici parmi nous, de véritables violations de domicile contre lesquelles on avait le droit de protester au nom même de la liberté que le drapeau britannique nous garantit.

Il y a eu des protestations, en effet : elles commençaient à prendre un caractère violent, et Dieu sait ce qui s'en serait suivi ! — car la population se mettait déjà de la partie — sans l'heureuse intervention de Mgr l'archevêque de Montréal.

Comme le disait un journal de cette ville, Monseigneur est apparu au bon moment. Lui-même s'est rendu à l'Université McGill et a prié M. le président Peterson de l'accompagner à l'Université Laval. M. le président a répondu avec empressement aux désirs de l'archevêque ; et lorsque, quelques instants plus tard, l'un et l'autre se présentèrent devant les élèves de Laval réunis dans la grande salle des promotions, ils furent accueillis par

des bravos.

M. Peterson dit combien il regretta tout ce qui venait de se passer. Monseigneur parla aux étudiants comme à ses fils. Il leur dit son dévouement et son affection, et les supplia, pour l'amour de la paix et le bien du peuple de Montréal, de mettre fin à toute démonstration. " Vous avez été jusqu'ici sur la défensive, a dit Sa Grandeur, ne devenez pas agresseurs ".

Les élèves ont promis de suivre les conseils de leur premier pasteur et les ont suivis, en effet. Aussi bien leur conduite a-t-elle été admirée ; et c'est avec un sentiment de fierté que nous les en félicitons.

L'insulte faite au drapeau britannique dans la soirée de vendredi, leur a été faussement attribuée. Ils ont eux-mêmes protesté énergiquement contre cette accusation.

Un tel fait, œuvre d'un individu inconnu et sans responsabilité aucune, ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Qu'on songe plutôt à ce que les Canadiens-français ont fait dans le passé ; qu'on songe à ceux de nos compatriotes qui, à cette heure, se battent si noblement sur la terre d'Afrique ; cela en dit plus que tout le reste.

Que les accusations de déloyauté cessent pour jamais. Respect, ici, aux droits et aux libertés de chaque citoyen. La paix est rétablie au sein du peuple : que rien désormais ne vienne la troubler !

L'opinion de nos lecteurs

Un membre d'une importante compagnie commerciale de Québec nous écrit, à la date du 27 février :

Cher monsieur.

J'ai l'honneur de vous adresser dans la présente deux dollars pour renouveler mon abonnement à la *Vérité*, et deux autres de la part d'un nouvel abonné....

Je profite de cette occasion pour vous féliciter de l'attitude ferme et fière, tout en étant modérée, que vous avez prise jusqu'à présent sur la question sud-africaine et de la crânerie qui caractérise d'ordinaire vos écrits.

La *Vérité* est non seulement un journal bien fait, mais c'est un journal indispensable en ce temps d'effacement moral et de journalisme mercenaire.

Je fais des vœux pour que vous puissiez la rédiger longtemps encore et pour que la prospérité puisse, enfin, vous sourire. Et si jamais vous avez besoin du concours pécuniaire de vos amis je serai à votre disposition dans la mesure de mes moyens.

Je demeure, cher monsieur, votre bien dévoué,

X.

M. l'abbé Joseph-Magloire Lègaré, décédé le 6 du mois courant au collège de l'Assomption, était membre de la société d'une messe (section provinciale.)

Eug.-C. K.-LAPLAMME, ptre,
Ass.-Secrétaire.

{ Archevêché de Québec,
8 mars 1900.

Le Révérend Louis-Barthélémi Hallé, Curé de St-André, décédé ce matin au presbytère de Lévis, était membre de la caisse ecclésiastique de St-Joseph et de la Congrégation du Petit Séminaire, et appartenait à la société d'une messe (section diocésaine.)

J. Cl. ARSENAULT, Ptre
Secrétaire.

{ Archevêché de Québec
8 mars 1900.

LA GUERRE

Démoralisés et pris de panique les Boers s'enfuient devant les troupes de Roberts. Plus résolu que jamais à défendre leur indépendance, les Boers offrent une terrible résistance à l'armée d'invasion.

Le président Krüger demande la paix et pleure. Le président Krüger ranime le courage des combattants et annonce de nouveau que l'Europe sera " étonnée. "

Le général Joubert a démissionné. Le général Joubert prépare la défense du Transvaal.

La guerre est virtuellement finie. La guerre va durer encore sept ou huit mois.

La situation des Boers est désespérée. La position de Roberts, à mesure qu'il s'avancera dans le pays ennemi, deviendra de plus en plus difficile.

C'est ainsi que se lisent les dépêches depuis quelques jours. Jamais il n'a été plus difficile de se faire une idée exacte de ce qui se passe réellement sur le théâtre de la guerre.

Autant qu'on peut voir, les Boers semblent avoir eu un moment de grand découragement après la prise de l'armée de Cronje. La démoralisation et la panique menaçaient de les envahir. Mais Krüger a visité Bloemfontein et paraît avoir inspiré un nouveau courage aux burghers.

Chose certaine, c'est que peu de jours après avoir pris la fuite, presque sans coup férir, à Ofontein, on les retrouve à Dreifontein combattant avec toute l'énergie d'autrefois, au grand étonnement des Anglais dont ils mettent plus de 400 hors de combat.

Il est avéré, aussi, que les présidents Krüger et Stein sont prêts à mettre fin à la guerre, pourvu que l'indépendance politique des deux républiques soit sauvegardée. Ils ont fait des propositions dans ce sens au gouvernement anglais. Ils paraissent croire que les Anglais, maintenant que leurs armes ont remporté quelques succès et que leur amour-propre est satisfait, seraient disposés à entendre raison.

Malheureusement, c'est l'élément jingoïste qui a le haut du pavé en Angleterre, en ce moment. Il jette bas le masque, et déclare ouvertement que c'est la conquête et l'absorption des deux républiques qu'il poursuit et qu'il exigera. Le gouvernement Salisbury a répondu dans ce sens.

Une minorité, heureusement pour l'honneur de l'Angleterre, fait des efforts pour mettre fin à la guerre à des conditions que les deux républiques puissent accepter ; mais c'est une minorité, et la majorité l'écrase, même par la violence physique, comme cela est arrivé, l'autre jour, à Scarborough.

Il est donc à craindre que la guerre ne se continue encore pendant plusieurs mois ; car les Boers, à moins que des influences occultes ne les paralysent entièrement, n'abandonneront assurément pas leur existence nationale sans livrer aux envahisseurs une lutte formidable.

Et l'Europe laissera tranquillement exterminer ce petit peuple qui, au fond, ne demande qu'à vivre ! Ce sera un spectacle honteux, grandiose et épouvantable, tout à la fois.

Il est évident que lord Roberts, à la tête de son armée de 70,000 hommes, marche rapidement sur Bloemfontein, capitale de l'Etat d'Orange. Son avant-garde y est entrée peut-être à l'heure qu'il est.

Mais l'occupation de cette ville ne mettra pas fin à la guerre. Les Boers sont encore en possession d'une partie du Natal, au nord de Ladysmith ; et il n'est pas certain qu'ils aient complètement abandonné tout le nord de la Colonie du Cap. De plus, le siège de Mafeking n'est pas encore levé. Cette place est même réduite à la dernière extrémité. Puis de Bloemfontein à Prétoria il y a 300 milles.

PETITES NOTES

On nous demande si l'expression *Il va sans dire* est française, et s'il ne faut pas écrire plutôt : *Il va s'en dire*. *Il va sans dire* est une expression parfaitement française. Dans le grand dictionnaire de P. Larousse, au mot *dire*, nous trouvons ce qui suit : " *Aller sans dire*, Etre tout naturel, n'avoir pas besoin d'être indiqué, déclaré, remarqué. Il va sans dire que vous écrivez ". Quant à *Il va s'en dire*, nous ne l'avons jamais vu et nous n'y voyons aucun sens.

Puisque nous sommes sur les questions de langue, nous serait-il permis de prier respectueusement nos députés à la législature de Québec de soigner un peu plus leur français ? Un membre très en vue de l'opposition ne manque jamais l'occasion de dire : " A cet étage du bill ; à l'étage où nous en sommes rendus ". Voilà un anglicisme atroce. C'est *phase* qu'il faudrait. L'autre soir, un député ministériel s'est écrié : " Tout homme de bonne foi — et je vous avoue, monsieur l'orateur, que je suis de bonne foi ! " — Le même député nous a déclaré que la majorité presque absolue était favorable à tel projet. Parlons moins et mieux, devrait être la devise de nos législateurs.

Parmi les mobiles peu honorables qui ont poussé le gouvernement anglais à faire la guerre aux Boers est un désir insatiable de vengeance. C'est le sentiment le plus antichrétien qu'un peuple puisse nourrir. Trop d'Anglais n'ont jamais pu oublier Madjouba Hill où les troupes impériales furent battues par les Boers.

La prise de la petite armée de Cronje a eu lieu le 27 février, dix-neuvième anniversaire de cette fameuse bataille. Roberts n'a pas manqué de faire remarquer la coïncidence en adressant le rapport de sa victoire à la Reine !

Le *Star*, de Montréal, organe de la haine, a publié, dans son numéro du 27 février, une caricature horrible, féroce, qui montre tout ce qu'il y a de sauvage au fond du cœur d'un jingoïste anglais. Cette caricature représente un lion énorme, hideux, coiffé d'un chapeau de soldat anglais, accroupi sur le corps du général Cronje étendu par terre. La figure de l'affreuse bête a un

riectus d'inférieure satisfaction, et la légende se lit ainsi : *The anniversary of Majuba Hill*. Si cette caricature avait été publiée à Paris ou à Berlin, on aurait crié à l'insulte !

Il paraît que l'on organise un *boycott*—une mise en quarantaine—contre ce détestable *Star*, de Montréal. Plusieurs marchands de journaux refusent de le vendre et grand nombre de Canadiens ne veulent plus l'acheter. C'est un moyen légitime de ramener nos *jingoes* à la raison. Si les Canadiens en général se mettaient dans la tête de rompre toutes les relations d'affaires avec les Anglais du pays, il y aurait des pleurs et des grincements de dents. C'est ce qui arrivera si certains Anglais ne changent pas de ton. Tous souffriront pour la faute de quelques-uns.

Mgr Mullen, évêque d'Erie, dans la Pensylvanie, menace de suspendre tout prêtre de son diocèse qui n'aura pas construit une école paroissiale d'ici à trois mois, dit le *Catholic Tribune*, de Dubuque, Iowa, à la date du 8 mars. Et le confrère ajoute cette exclamation : *In episcopum incidisti !* Les catholiques d'Erie sont tombés sur un évêque !

Nous lisons dans le *Catholic Columbian*, de Columbus, Ohio, à la date du 3 mars :

" Il se commet tant de crimes par les enfants de Brooklyn, Etat de New York, qu'à la demande de la *Women's Christian Temperance Union*, le shérif a nommé près de cent gardiens de la paix spéciaux pour surveiller les enfants lorsqu'ils sont sur la rue et arrêter ceux qui font le mal. La même dépravation existe chez les garçons de toutes nos grandes villes. "

Et le confrère exprime l'avis que le vrai remède serait une formation chrétienne à l'école. Cela vaudrait mieux que la nomination de sergents de ville spéciaux.

Le même numéro du *Catholic Columbian* dit encore :

" C'est à peine si vous pouvez de ce temps-ci ouvrir un seul journal protestant sans y trouver un article exagéré sur l'immense richesse de l'Eglise catholique aux Philippines, avec le conseil, plus ou moins voilé, donné au gouvernement des Etats-Unis de confisquer ces biens au profit du *pauvre peuple*. "

Or, ajoute le *Columbian*, l'ordre religieux le plus riche des Philippines est pauvre si on le compare à la corporation de Trinity Church, institution protestante de New York. Et cette corporation, cela a été prouvé naguère, affirme notre confrère, non seulement se montre dure pour ses locataires pauvres, mais a loué plus d'un de ses édifices pour des usages infâmes. Et cependant qui parle de confisquer ses biens au bénéfice des pauvres ?

Puis, dit encore le *Columbian*, il est établi par le Rev Peter MacQueen et d'autres protestants véridiques que les moines des Philippines louent souvent leurs terres pour une somme purement nominale, trois sous l'arpent. Et les revenus de ces moines sont appliqués aux bonnes œuvres : propagation de la foi, éducation et maintien des insti-

tutions de charité.

M. Benjamin Harrison, ancien président des Etats-Unis, est favorable à la cause des Boers, disent les journaux. Cela n'a aucune importance diplomatique, car M. Harrison est aujourd'hui simple citoyen ; mais cela montre de quel côté vont les sympathies des hommes indépendants et éclairés. Ces sympathies n'aideront guère les Boers dans leur lutte pour l'existence.

Il est toujours question d'un conflit prochain entre la Russie et le Japon au sujet du protectorat de ce dernier pays sur la Corée. La Russie a maintenant des garnisons formidables dans l'Extrême-Orient, mais la flotte du Japon est puissante.

Spectacle réjouissant : Le *Journal*, de Montréal, dont l'un des directeurs est M. Hugh Graham, fait la leçon au *Star*, dont le même M. Hugh Graham est le propriétaire ! Voir le numéro du 7 mars.

Le *Morning Leader*, de Londres, n'a pas une haute opinion du *loyalisme* de M. Cecil Rhodes. Il sera loyal au drapeau anglais aussi longtemps que cela fera son affaire, paraît-il, mais pas davantage.

Le chiffre exact de l'effectif des deux contingents canadiens en Afrique, donné par le ministre de la milice : premier contingent, parti le 30 octobre : 41 officiers et 978 soldats ; deuxième contingent, parti en novembre : 57 officiers, 1224 soldats. Total : 98 officiers et 2202 soldats. De plus, le gouvernement a décidé d'envoyer 100 nouveaux soldats en Afrique pour remplacer les morts et les blessés.

Les préoccupations de M. Pacaud. On lit dans le *Soleil* du 6 mars :

" Contre l'attente générale, les bonnes nouvelles d'Afrique n'ont pas eu l'effet de faire beaucoup monter les stocks. "

Now that is really too bad, don't you know !

La situation politique dans la Colombie anglaise est invraisemblable. Quand on pense que le fameux Joe Martin, l'auteur de la loi scolaire manitobaine, a été appelé par le lieutenant-gouverneur à former un cabinet ! La législature a protesté, unanimement, contre l'action du chef de l'Exécutif, et a refusé d'entendre le discours du trône.

De tout temps, probablement, certains députés fédéraux ont abusé du privilège qu'ils ont d'affranchir leur correspondance personnelle en mettant leur nom ou leurs initiales sur un coin de l'enveloppe. Les libéraux, qui devaient tout réformer, ont laissé subsister cet abus, comme les autres. Nous avons par devers nous la preuve que M. Wilfrid Larose, président de l'Ecole Littéraire, de Montréal, a distribué, par la poste, des circulaires demandant des souscriptions aux *Soirées du Château de Rametzay*, en faisant affranchir ses envois par des députés. Les pièces à conviction

que nous possédons portent les initiales : C. A. G. M. P. La circulaire, du reste, est fort cocasse. On y dit, en toutes lettres, que la Société littéraire est *incorporée* ! Et l'on parle d'envoyer ses œuvres à l'Exposition de Paris....pour faire rire des Canadiens.

Nous avons entendu faire cette observation piquante :

En 1849, quand la population anglaise de Montréal brûla l'hôtel du parlement et insulta lord Elgin, en haine des Canadiens-français, on forçait les gens à parler anglais sur la rue. L'autre jour, dans cette même ville de Montréal, on forçait les gens à parler français. Il n'y a rien d'aimable dans le procédé d'aujourd'hui, et nous ne l'approuvons pas ; mais au moins il indique que l'élément français a gagné du terrain depuis 50 ans.

D'après un écrivain du *Harper's Weekly*, de New York, Mgr Louis de Goesbriand, évêque de Burlington, qui vient de mourir après 47 ans d'épiscopat, a laissé pour tout héritage son anneau pastoral, sa croix pectorale, une soutane, une horloge et \$2.92 en argent. Fils d'un marquis français, il est mort dans un orphelinat. De tels exemples de pauvreté évangélique font plus de conversions que cent *interviews* avec les reporters des gazettes les plus populaires.

On dirait que le même élément qui a provoqué la guerre hispano-américaine est actuellement à l'œuvre aux Etats-Unis en vue de précipiter un conflit entre la république voisine et le Mexique. Une guerre entre ces deux pays est dans l'ordre des choses possibles. Des Américains turbulents font naître des difficultés, et ces difficultés, grâce à la presse, pourront facilement dégénérer en hostilités.

Une dépêche de Londres, en date du 10 mars, adressée au *Star*, de Montréal, dit que l'agent de Lloyd à Sebastopol vient de télégraphier à la célèbre association de Londres que la Russie y fait d'étonnants préparatifs de guerre. On fait remarquer que l'agent de Lloyd à Sebastopol n'est pas un journaliste hystérique, mais un homme sérieux.

Une dépêche de Londres, en date du 7 mars, mande que le dernier mouvement de Buller contre Ladysmith lui a coûté 1859 hommes tués, blessés et prisonniers. Pendant ce temps, les Boers n'auraient eu que 52 tués et 200 blessés.

ÇA ET LA

Léon XIII et les pauvres

Le Souverain Pontife, à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement, le 3 mars courant, a fait distribuer quarante mille francs en bons de pain et en aumônes aux pauvres et aux prêtres indigents de Rome.

Les Anglais arment les noirs.

Voici un extrait d'une lettre adressée de Prétoria au *Petit Bleu*, de Bruxelles, par Mme Alice Bron, partie

pour le Transvaal avec une ambulance belge. Le 15 janvier, cette dame a assisté à l'arrivée d'un convoi de prisonniers anglais :

" Il y avait là, dit-elle, deux officiers et parmi les soldats, une cinquantaine de Cafres — de Cafres, vous avez bien lu ! Que l'Angleterre prétende encore quelle n'emploie pas les noirs contre les Boers ! "

Un point noir

Kingston, Jamaïque, 7 mars. — Des nouvelles nous parviennent ici que la Barbade, jusqu'ici la plus loyale des colonies des Antilles anglaises, est sur le point de lever l'étendard de la révolte contre le gouvernement de l'Angleterre relativement à la question du sucre.

Le Pape à Saint-Pierre

Rome, 22 février.

Léon XIII est descendu à midi dans la Basilique de Saint-Pierre, où étaient réunis plus de 15,000 pèlerins italiens.

L'apparition du Pape, porté sur la *sedes gestatoria* a été accueillie par des vivats et des applaudissements.

La santé du Souverain Pontife paraît excellente.

Après avoir prié devant l'autel du S. Sacrement, le Pape s'est fait porter à la chaire de saint Pierre où ont été entendus des chants religieux que la foule des pèlerins répétait.

Les chants terminés, le pontife est monté de nouveau sur la *sedes* et a donné solennellement la bénédiction apostolique à la foule prosternée. Aucun incident.

Le Saint-Père a été très acclamé. Ce spectacle était fort imposant.

Les pèlerinages à Lourdes

Lourdes, 21 février.

En 1899, 158 pèlerinages ont emmené environ 160,000 pèlerins et ces 158 délégations ont occasionné 248 trains spéciaux.

Dans ce chiffre de 160,000 pèlerins ne figurent pas les nombreux pèlerins isolés, touristes, baigneurs et voyageurs, car leur nombre n'est plus facile à compter ; cependant on peut dire qu'il est venu à Lourdes 700,000 personnes, tant pèlerins en groupe que isolés, chiffre donné par la gare.

Le Pape et le jubilé

Rome, 18 février.

Le Souverain Pontife, ne pouvant visiter les Portes-Saintes selon la prescription imposée à tous les catholiques et ne pouvant en conséquence bénéficier du jubilé dans les conditions ordinaires, a décidé de l'obtenir en visitant vingt fois la basilique de Saint-Pierre. Les visites du Saint-Père auront un caractère absolument intime, et lors de la présence de Sa Sainteté dans l'église, celle-ci sera entièrement fermée au public. Les visites, par volonté même de Sa Sainteté, s'accompliront dans l'espace de quinze jours.

Une idée lumineuse

On cherche toujours en Allemagne les "voies et moyens" de faire face aux dépenses qui vont être nécessaires pour l'augmentation de la flotte. Les journaux ont tous un système à indiquer. Et, certainement, le plus original est celui du *Tagblatt* de Berlin qui propose un impôt de 10 pfennings, soit environ deux sous sur chaque billet de théâtre dans toute l'Allemagne. Il estime que cette taxe produirait 50,000 francs par jour, c'est-à-dire près de 20 millions par an.

La Bienheureuse Lidwine

MODELE DES MALADES ET DES INFIRMES

1380-1433

(Du *Messageur du Cœur de Jésus*, de Toulouse)

(Suite)

Enfin la ville entière s'émut. Une commission fut nommée pour examiner le cas avec la rigueur la plus absolue. Le résultat en fut consigné dans un acte officiel, en date du 21 juillet 1420. Cette pièce d'une si haute importance subsiste encore, la voici en abrégé.

"Nous, magistrats, balli, bourgmestres, échevins et consuls de la ville de Schiedam, au duché de Hollande : à tous ceux qui les présentes verront, salut et connaissance de la vérité.

"Persuadés que c'est toujours un droit, et souvent un devoir de manifester et de publier, d'affirmer et de certifier toute évidente vérité, toute vérité surtout d'où l'honneur et la gloire de Dieu doivent resplendir, nous manifestons, nous affirmons et nous certifions les choses merveilleuses et inouïes qui se sont accomplies et s'accomplissent encore dans notre susdite ville, en la personne de la vierge Lidwine, fille de Pierre. Nous affirmons donc et nous certifions par cet écrit :

"1° Que, depuis vingt-trois ans, ladite Lidwine est couchée sur son lit en proie à d'horribles tortures; 2° que, pendant les trois premières années de sa maladie, elle n'a pris pour toute nourriture et de loin en loin, qu'un peu de pomme cuite ou une bouchée de pain trempé dans du lait; 3° que durant les treize années qui ont suivi, elle a dû se borner, par semaine à une demi-pinte de vin mêlé d'eau, avec un peu de sucre ou de cannelle; 4° qu'en fin, depuis sept ans, elle n'a pris et ne prend absolument plus ni aucun aliment ni aucun breuvage; 5° que dans le cours de ces vingt-trois ans, et seulement dans le principe, elle a dormi à peine la valeur de deux nuits; 6° que l'on a extrait de son corps une partie de ses intestins; 7° qu'elle est couverte d'effrayantes plaies où pullulent les vers, sans qu'il s'en exhale cependant aucune odeur désagréable; 8° que, dans le temps où elle pouvait encore se mouvoir, il fallait lier ensemble les membres de son corps, pour les empêcher de se disjoindre; 9° que depuis sept ans elle demeure couchée sur le dos, immobile comme un cadavre; 10° qu'elle perd fréquemment une abondante quantité de sang par le nez, la bouche, les oreilles, les yeux; ce qui est inexplicable puisqu'elle n'use d'aucun aliment; 11° que, de trois en trois jours, elle est prise d'une fièvre atroce qui commence par une intolérable chaleur et finit par un froid glacial, et qui toujours, quand elle vient à cesser, laisse la patiente pendant dix ou douze heures presque sans vie, etc...

"En témoignage de quoi, nous, magistrats de Schiedam, bien informés et témoins oculaires, avons écrit les présentes.

"Fait, signé et scellé de notre sceau, à Schiedam, le 21e jour de juillet, l'an du Seigneur 1420.

"(Suivent les signatures.)"

V

Mais reprenons notre récit. Dieu ayant appelé à lui la mère de Lidwine, ce fut un deuil doublement douloureux pour le cœur si éprouvé de notre vierge. Du maigre héritage qui lui revenait, elle ne garda que la somme nécessaire à se procurer un cilice; tout le reste passa dans les mains des pauvres. Bientôt son lit même lui parut trop somptueux. "Quoi! disait-elle, je couche sur la plume, tandis que Notre-Seigneur, à Bethléem, dormait sur du foin! Otez-moi ce lit; je ne veux plus désormais que de la paille." Il fallut bien obéir. Mais l'échange ne se fit pas sans une terrible opération. Les draps à moitié pourris s'étaient collés aux plaies. Force fut, pour les en détacher, d'arracher les chairs toutes vives, et ce fut à ce prix qu'elle mérita l'honneur d'imiter son bon Maître reposant durement dans sa crèche.

Survint l'hiver, cette année-là, très long et des plus rigoureux. D'ailleurs, soit lassitude des visiteurs, soit desseins particuliers de la Providence, le vide s'était fait peu à peu auprès de cette couche de douleurs. Aussi le froid exerça-t-il sur sa victime ses plus après rigueurs. Des larmes épaisses se congelaient sur ses yeux, à tel point qu'il fallait en approcher du feu pour dégager les paupières. Plus d'une fois même, on la trouva glacée et raide comme un tronc d'arbre.

Mais il est juste et il est temps de le dire, Dieu, toujours fidèle, soutenait puissamment sa servante, au milieu de ce déluge de maux, par les plus douces consolations.

Lidwine avait la vue fréquente de son ange gardien, avec lequel elle conversait cœur à cœur comme un ami avec son ami. D'autres anges venaient aussi la visiter. Ils lui apparaissaient, comme on l'a su d'elle, sous la forme d'adolescents d'une ravissante beauté. Une croix lumineuse ornait leur front; son éclat l'emportait de beaucoup sur la splendeur du soleil. "C'est cette croix, disait Lidwine, qui les distinguait infailliblement des démons; car les esprits mauvais, même quand ils se transforment en anges de lumière, n'osent prendre ce signe de salut."

Son bon ange lui rendait même quelquefois de pieux offices. C'est ainsi qu'un jour des Cendres, comme le prêtre qui devait les lui imposer tardait à venir, ce fut lui qui donna cette consolation.

"Je ne connais, disait encore Lidwine, aucune peine, aucune amertume, aucune angoisse de cœur qu'un seul regard de mon ange ne dissipe, comme le soleil fait de la rosée du matin. Oh! quel sera donc notre bonheur dans la patrie, quand nous verrons Dieu, si la simple vue de ses serviteurs suffit à nous charmer de la sorte!"

Dans ses ravissements, c'était encore son bon ange — nous le verrons bientôt — qui lui servait de guide à travers les merveilles du monde surnaturel.

VI

La patience fut la marque distinctive de notre Bienheureuse. Mais dans l'âme chrétienne, une vertu ne va ja-

mais seule; les autres lui font cortège. Nous allons en voir ici un magnifique exemple.

Si pauvre qu'elle fût, Lidwine n'eut pas échangé sa pauvreté pour tout l'or du monde. Comme un seigneur de Flandre, touché de compassion en la voyant si mal logée, lui offrait un logis plus confortable. "Non, non, répondit-elle aussitôt. Je vous suis profondément reconnaissante; mais je veux mourir dans cette chambre, et tant que je vivrai, je n'aurai pas d'autre demeure."

Son humilité tenait du miracle. Un jour, une femme de mauvaise vie entra chez elle, en proie à une colère furieuse. Après s'être répandue en injures contre la sainte, la mégère alla jusqu'à lui cracher plusieurs fois au visage. L'épouse du Sauveur humilié resta impassible, dévorant avec joie pour son amour cette ignominie. Ce calme exaspéra l'impudente, qui se mit à vociférer de plus belle. Au bruit, les voisins accoururent, et ils allaient lui faire mauvais parti, quand Lidwine intervint et la sauva de leurs mains. Elle fit plus. Le soir de cette odieuse scène, elle envoya secrètement un présent à cette femme. "Allez, dit-elle, en donnant cette commission touchante, portez-lui cela. Ce n'est d'ailleurs qu'un devoir que j'accomplis. Ne dois-je pas de la reconnaissance à ceux qui me fournissent l'occasion de pratiquer la charité? Oui, en vérité, je suis grandement redevable à cette bien-aimée sœur, et ce que je lui envoie est moins une offrande que l'acquiescement d'une dette." — Ainsi savent se venger les saints.

Les âmes imparfaites ont coutume de s'absorber dans leurs propres souffrances. Lidwine, au contraire, ne pensait qu'à soulager son prochain. Admirables effets de la sainteté! Une pauvre femme clouée sur son grabat, pâture de toutes les infirmités, sorte de cadavre vivant, trouve le moyen de venir en aide à une multitude de malheureux et de convertir bien des âmes.

C'est ainsi qu'elle organisa, sous son humble toit, toute une milice de servantes des pauvres. C'étaient de pieuses femmes qu'elle avait su gagner à la charité de Jésus-Christ. Elle les envoyait par les rues et par les galeries de Schiedam, à la découverte des indigents, des malades, des infirmes, en mot, au secours de toutes les détresses du corps et de l'âme; et, de son lit, elle dirigeait tout, ordonnait tout, pourvoyait à tout.

Aussi, la Providence se montrait prodigue à son endroit. Un jour — et ce jour-là Lidwine devait venir en aide à plus de trente familles pauvres, victimes d'un incendie — elle envoya ses auxiliaires accoutumées puiser dans sa provision de viande salée; on puisait, puisait encore, et il en restait toujours. Émerveillées, les bonnes femmes revinrent trouver Lidwine, en criant "au miracle!" — "Eh bien! répondit tranquillement la sainte, remercions Dieu; c'est un prodige que nous devons, non à mes mérites, mais à sa bonté. Vous savez qu'il a dit: "Donnez, et il vous sera donné."

VII

Bien plus que les misères matérielles, les besoins des âmes lui allaient au cœur. Son zèle à leur égard ne se lassait jamais. Elle écoutait pendant des heures, des journées entières, les nombreux visiteurs qui se succédaient à son chevet, résolvant leurs doutes, leur prodiguant conseils, avertissements, exhortations, leur portant d'autant plus d'intérêt qu'elle les voyait parfois plus misérables. Naturellement, ces audiences achevaient de l'exténuer. "Ah! de grâce, lui disait-on, vous vous tuez, et pour des gens qui souvent n'en valent pas la peine!" — "Que dites-vous là? répondait Lidwine; Jésus-Christ n'a-t-il pas donné, pour l'âme du dernier des hommes, son sang et sa vie? Comment donc voudriez-vous que je ne fisse rien!" — Et, en vérité, elle faisait beaucoup. Aux jeunes personnes, elle recommandait surtout de fuir l'oisiveté; car cet ennemi, disait-elle, ne vient jamais seul. Derrière lui se glissent la dissipation, le plaisir, l'amour de la parure, l'orgueil et les funestes liaisons.

Elle exhortait vivement les artisans à aimer leur travail, qui porte avec lui "l'honneur, la joie avec le bien-être"; les personnes dans l'aisance, à ne rester jamais déçuevées et à s'occuper pour elles-mêmes; les époux à sauvegarder avec un soin jaloux l'union domestique, "là étant le grand secret pour embellir la vie conjugale. A tous ceux qui l'approchaient, elle aimait, en général, à recommander une inébranlable fidélité à la sainte Eglise. "Obéissance, obéissance! se plaisait-elle à répéter. L'Eglise, pour le chrétien, c'est une mère, c'est son maître, le seul qui puisse efficacement l'instruire."

La Sagesse divine lui inspirait parfois de sévères réparties à l'adresse des visiteurs malintentionnés. En présence d'un receveur des deniers publics, homme fort cupide et non moins avare, que d'ailleurs elle n'avait jamais vu, elle déclara "n'avoir jamais entendu de questions aussi pénibles que celles qui venaient de sortir de la bouche de cet homme de cuivre et d'argent." A une jeune fille, horriblement dépravée, qui posait pour la vertu et qui osa bien demander à Lidwine ce qu'elle pensait d'elle: "Eh bien! répondit la sainte, si vous tenez à le savoir, moi je pense que vingt-cinq dévotes comme vous pourraient danser à l'aise sur la pointe d'une aiguille." Abasourdie, la malheureuse fille se leva et disparut. A quelque temps de là, elle vint à mourir. Lidwine se mit aussitôt en devoir de prier pour elle. Mais son bon ange lui apparut. "Il est inutile de prier, lui dit-il. Cette âme est perdue pour ses vices et pour son hypocrisie."

Ces dures leçons n'étaient, on le comprend, qu'une très rare exception. La douce vierge préférait gagner les âmes par l'onction de la plus suave charité. On l'entendait à certains moments s'écrier avec un accent plein de tristesse: "Pourquoi nous aimons-nous si peu les uns les autres? Ne sommes-nous pas tous les enfants d'un même Père?"

(A suivre.)